### L'avis de nos lecteurs

« Un ouvrage remarquable en raison de la richesse des contenus abordés : entre monde visible et invisible, un scénario romanesque très bien construit. L'originalité de l'ouvrage tient également aux dialogues intérieurs très riches, poétiques et spirituels des personnages ou des éléments de la nature. Les personnages sont pénétrants et touchants, c'est une lecture dont on sort enrichi de concepts métaphysiques qui questionnent et qui donnent une perception élargie de la "réalité", qu'elle soit matérialisée ou dématérialisée. L'auteur déploie par ailleurs une esthétique parfaitement adaptée au genre romanesque avec un phrasé riche, maîtrisé, abouti. Un vrai régal! »

Solange Cousin, thérapeute énergétique, lectrice professionnelle et auteure

« Un roman initiatique d'une rare intensité qui nous fait découvrir nos facultés psychiques innées qui ne demandent qu'à se réveiller au travers des personnages de Maïtian et Wim, tous deux en quête de vérité sur leurs existences. Entre hypnose régressive et progressive, rencontres non fortuites, perceptions intuitives, pratique et retraites méditatives, chacun viendra explorer les ressources de son psychisme et fera des découvertes sur sa sensorialité interne mais aussi sur le danger sectaire de certains individus nourris par la manipulation, la domination et prêts à tout pour parvenir à leurs fins. Cet ouvrage nous fait changer de perception de la réalité en nous offrant l'étendue

des trois cercles du monde et toutes leurs interdépendances ; je n'ai pu ressentir qu'une profonde vibration intérieure à la lecture de ce roman. »

Julie Boust, libraire, compte Instagram @les\_lectures\_du\_petit\_fruit

« Un récit qui vous conduira à douter : rêve ou réalité ? Une plongée au cœur d'un roman mêlant mythologie, rêve prémonitoire, légende et qui vous fera passer dans un autre monde. Une lecture inhabituelle, l'impression d'avoir été hypnotisée par les mots, qui apaisent, calment et questionnent à la fois : existent-ils ces trois mondes qui cohabitent ? »

Sylvie Farrat, compte Instagram @sylfa\_lectures

« Maïtian et Wim se dévoilent avec finesse afin de nous éclairer de leur nature complexe. Nous avançons doucement dans cette histoire sans vraiment savoir où elle nous mène mais en ayant le désir irrépressible de nous y engouffrer de plus en plus. Ce roman singulier nous plonge dans un univers parallèle et nous tient en haleine jusqu'à la dernière ligne. Un livre envoûtant à découvrir sans plus tarder! »

Joëlle Thys, compte Instagram @jolivre\_

« Laissez-vous guider les yeux fermés par Maïtian et Wim pour découvrir les cercles du monde! Où est la frontière entre le monde visible et le monde invisible? Au-delà des apparences, au-delà de notre monde, il y a autre chose qui dépasse l'imagination et l'entendement, des expériences qui transforment profondément et qu'il est difficile d'expliquer par des mots. »

Sati Karagoz, compte Instagram @les.livres.de.sati

# MAÏTIAN ET WIM

ET LES TROIS CERCLES
DU MONDE



### Dans la même collection aux Éditions Jouvence :

Les amants du ciel se retrouvent toujours ici-bas, David Perroud
Sur le chemin du cœur, Mary Laure Teyssedre
Ce fil qui nous relie, Olivier Cochet
La Lettre à Lila, Vincent Cueff
La Disciple, Vincent Cueff
Celle qui écrivait des poèmes au sommet des montagnes,
Nicolas Fougerousse
Sept jours pour vivre, Valérie Capelle
La Terre est le plus bel endroit du ciel, Françoise Dorn
Le Jour où j'ai ouvert les yeux, Anand Dilvar

### De la même autrice aux Éditions Jouvence :

Le Pouvoir du symbole Apprivoiser ses complexes Découvrir et accueillir sa part d'ombre Rêves et intuition

### Catalogue gratuit sur simple demande

### Éditions Jouvence

France: BP 90107 – 74160 Saint-Julien-en-Genevois Cedex Suisse: Route de Florissant, 97 – 1206 Genève Site Internet: www.editions-jouvence.com Mail: info@editions-jouvence.com

© Éditions Jouvence, 2020 ISBN: 978-2-88953-323-7

Couverture : flamidon.com Mise en pages : Nord Compo

Visuels de couverture : Shutterstock : © Robsonphoto, © Arlo Magicman, © David Ortega Baglietto, © Slava Gerj

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

« Il y a trois principaux états pour les créatures animées. Le premier est celui d'Announ (abîme), où fut leur origine.

Le deuxième est celui d'Abred (existence),
qu'elles doivent traverser dans le but de s'instruire.

Le troisième est le Gwenwed (monde blanc),
où elles aboutiront toutes dans l'accroissement indéfini
du pouvoir, de la connaissance et de l'amour jusqu'à
ce qu'il ne soit plus possible d'en acquérir davantage.»

Les trois cercles du Monde, selon Llewelyn Siôn, poète gallois du xvr° siècle

### Première partie

## L'homme en noir

### Préambule : Au funérarium

La cérémonie d'adieu organisée à l'occasion de la disparition de Maïtian van Allen devait être marquée, dans la mémoire de tous les assistants, par au moins un événement remarquable.

Ce n'était pas le fait que la défunte ait prévu par avance le moindre détail du cérémonial ; la plupart de ses amis et connaissances s'y attendaient plus ou moins, et la rapide aggravation de sa maladie lui avait tout de même laissé quelques semaines pour réviser ses documents et porter la dernière main à ses ultimes consignes. Sa décision de fixer le lieu de la cérémonie dans le salon de ce curieux funérarium, où la plupart venaient s'asseoir pour la toute première fois, plutôt que dans une église paroissiale, était presque

prévisible de la part d'une personne qui avait entretenu avec sa religion d'origine des relations d'amour-haine aussi étroitement imbriquées. Ce choix avait été généralement interprété comme une ultime preuve de mauvaise humeur de la part de Maïtian, justifiée par la cruauté apparente de son sort et la violence de sa fin.

Ce n'était pas non plus le petit livret qu'elle avait fait imprimer pour la circonstance, afin de le distribuer aux invités, qui était étrange : elle avait procédé de même à tous ses anniversaires, fêtes et cérémonies marquantes. Maïtian était folkloriste de profession... Certains admettaient juste, en hochant la tête, qu'elle ne s'était pas améliorée avec les années, et que sa propension à entrelarder ses textes de citations en anglo-saxon médiéval, gallois ou nordique primitif inférieur pâtissait de l'absence de traduction. Mais après tout, cela aussi était la suite logique d'une période où elle avait fait figurer les traductions en italique de plus en plus minuscules au bas de ses citations colorées où divers vocables baroques venaient ajouter à ses bons vœux *la* petite touche « fin du monde » que la défunte affectionnait...

Lorsqu'ils se furent assis, avec une certaine défiance, sur des fauteuils orangés en forme de « bidules » qui s'avérèrent étonnamment plus confortables qu'on n'aurait pu le craindre, les invités de Maïtian ouvrirent leur petit programme avec un brin d'appréhension. L'air retentissait déjà des sonorités des Voix bulgares, toujours aussi mystérieuses, mélangées aux chants traditionnels de Mongolie, qui étaient (hélas!) le dernier dada de la disparue.

Le plan prévu pour la partie officielle était le suivant : trois personnes devaient prendre la parole. Tout d'abord l'aînée de ses nièces, seule personne de sa famille à se trouver sur place, apparemment ; puis l'une de ses récentes amies que personne ne connaissait, une grande femme en gris pâle, un peu en retrait, qui s'était longuement tenue debout devant le cercueil de peuplier, comme si elle voulait le traverser du regard. Le programme se clôturait sur l'hommage d'une de ses collègues de travail de la société Telecoms&Tremendum, une toute jeune femme qui semblait déjà si éplorée qu'on se demandait comment, le moment venu, elle réussirait à ouvrir la bouche... Au pire, ça ne serait, pour elle – comme pour les autres – qu'un mauvais moment à passer.

La musique se prolongeait au point que l'on se demandait s'il ne manquait pas encore quelque chose ou quelqu'un pour pouvoir débuter. Le descendant de Gengis Khan avait entamé une parade vocale de chants diaphoniques aux sonorités des plus étranges; cela allait du didgeridoo au caquètement, en passant par des borborygmes de tuyau d'arrosage mêlés à des sons proprement aériens, qui semblaient flotter, portés par les tourbillons du vent, loin audessus des plaines herbeuses de la Mongolie-Intérieure... Insensiblement, le silence s'était fait dans la salle feutrée, et chacun était maintenant plongé dans l'intimité de ses pensées et de ses souvenirs.

Ceux qui étaient entrés précipitamment remarquaient à présent des détails qui leur avaient échappé. Chose bien étrange dans une salle aussi moderne, un feu de cheminée

flambait derrière le cercueil, éclairé en contre-jour, si bien que ses contours semblaient incertains, adoucis par l'ombre que dégageait cette source de lumière irrégulière. La cheminée elle-même avait un air ancien, bâtie de pierres blanches genre tuf, aux volutes rongées par les années. Il y avait deux hauts et profonds fauteuils Louis XIII rouge sombre, disposés de part et d'autre de la cheminée, et au centre, un vénérable tapis, fort élimé, sur lequel reposaient les deux tréteaux. On se serait presque attendu à voir un ou deux chiens de chasse ou lévriers sommeillant sur le tapis, et une desserte avec une carafe de vin précieux ou de whisky...

La seconde source de lumière, latérale, provenait d'un haut vitrail à motif végétal, qui donnait sur le côté est. Jusque-là, la lumière n'avait guère filtré de ce côté pour éclairer le sombre entrelacs de feuilles de lierre — ou n'était-ce pas plutôt du laurier, ou du houx ? —, l'ensoleil-lement capricieux se montrant digne de cette période de premier printemps où l'on ne sait jamais à quoi s'attendre. Les invités de la cérémonie avaient parcouru le chemin du parking au funérarium tantôt serrés à deux sous des parapluies, tantôt déboutonnant leur imperméable sous l'afflux de chaleur d'un rayon imprévu.

Personne n'avait remarqué jusque-là la présence, à l'entrée de la salle, de l'employé des pompes funèbres tassé dans un complet noir qui s'avança entre les deux rangées de sièges, pour annoncer que la cérémonie pouvait maintenant commencer. Il fit un sourire d'encouragement à la nièce de Maïtian, une mince étudiante qui

s'appelait Marie-Jeanne, chuchota-t-on dans l'assemblée, et lui désigna le pupitre d'où elle devait prendre la parole. Elle paraissait excessivement frêle derrière le gros lutrin légèrement surélevé, avec un tout petit visage et une mine inquiète, mais ses larges pupilles pâles et rondes évoquaient quelque chose des grands yeux miroirs qui avaient été ceux de la disparue.

Elle n'avait que peu connu sa tante, regrettait-elle en substance, qui passait, à la maison, pour une originale, et dont chaque arrivée était singulière. « Elle nous apportait toujours des cadeaux vraiment spéciaux : des déguisements systématiquement trop grands ou trop petits, des babouches dans lesquelles on glissait, et s'il y avait des douceurs c'étaient des fruits à la moutarde ou du gingembre confit. Maman avait de la peine à nous faire articuler un merci devant des cadeaux si déconcertants... » Il y eut un instant de pause et Marie-Jeanne laissa flotter un mince sourire sur l'assemblée...

Puis, elle reprit la parole, d'un ton plus léger : « Tante Maïtian me donnait l'impression d'avoir voyagé partout dans le monde et d'avoir pratiquement tout vu et tout essayé. Elle était incollable sur la question des épices, et nous avait même offert un jeu pour apprendre à les reconnaître, avec des petits pots d'odeurs, à dévisser et à renifler. On en avait les yeux qui pleuraient ; après ça, le jeu est resté caché dans une armoire... Puis il y a eu cette offre de la compagnie T&T, et elle est partie vivre ici, juste au moment où on aurait pu commencer à faire vraiment connaissance... »

Avec un petit sourire d'excuse, Marie-Jeanne regagna sa place à pas retenus dans ses chaussures plates, tandis que se levait Elena, l'amie de Maïtian qui devait prendre la parole. À la différence de l'étudiante, celle-ci ne manquait pas d'autorité; elle avait une expression assez fermée mais des yeux remarquables, d'un bleu délavé à l'extrême, des pupilles de husky. Sa coiffure évoquait également cet animal, car de petits picots gris et blancs, très courts, se hérissaient sur sa tête. Lorsqu'elle prit la parole, la plupart des auditeurs furent surpris par son ton énergique autant que par la richesse d'une voix très sûre.

Déjà imposante de par son allure, cette femme, à qui il était difficile de donner un âge, regardait droit devant elle, et les auditeurs se surprirent à examiner leurs lacets et à piquer du nez comme des enfants pris en faute. Peutêtre à cause de cette gêne, son discours, malgré sa force de conviction, ne laissa pas de souvenir très clair aux invités. Personne n'était sûr de l'avoir bien comprise : d'abord, elle parlait de Maïtian au présent, d'une façon directe, absolument comme si elle s'était tenue là, assise sur l'un des deux fauteuils, à l'écouter. Ensuite, Elena avait une façon bien à elle de parler de la mort et de l'après-vie, sur un ton extrêmement affirmatif – et lorsqu'elle entreprit de décrire « le royaume » pour lequel son amie serait partie, c'était avec une telle assurance qu'on aurait cru qu'elle-même en revenait tout juste de voyage! On aurait dit, à l'entendre, que cette femme avait visité en personne les contrées imprécises sur lesquelles la plupart des prêtres eux-mêmes restent singulièrement évasifs. Étrange femme! Le soleil tapait, à présent, à travers le vitrail à feuilles de lierre, et lorsqu'elle quitta le lutrin, les auditeurs étaient plus écroulés qu'assis, tout au fond de leurs chaises...

Mais ils se redressèrent bientôt pour sympathiser avec la petite secrétaire qui représentait la Telecoms&Tremendum, et dont on pouvait craindre qu'elle ne réussisse jamais à s'extraire à temps de sa boîte de kleenex pour prononcer une allocution décente. On comprit surtout que Maïtian van Allen avait été une copine en or... irremplaçable, précise, efficace... toujours de bon conseil et pleine d'humour... un pilier de l'entreprise, une collaboratrice sur qui tout le monde pouvait vraiment compter... et que son départ laissait un bouhouhou de fichu trou dans l'univers! À ce stade des opérations, tout le monde était très ému, et louchait du côté du cercueil d'un œil voilé d'une humidité légitime. Un cantique gallois retentit fort judicieusement dans les airs, chantant les merveilles de la forêt éternelle avec une énergie impressionnante. Et c'est à cet instant précis que cela se passa.

À ce moment-là, justement, alors que tout était censé être terminé, et que l'employé s'était déjà retiré vers la sortie afin d'ouvrir les portes sitôt résonné le dernier accord, l'attention générale fut ramenée vers le feu, et la cheminée. Le fauteuil de gauche pivotait, et une haute silhouette sombre se déplia avec lenteur. Cet homme, qui apparemment était resté assis là durant toute la cérémonie, était habillé de façon recherchée, tout en noir, avec une chemise et une veste mate à col droit, et un pantalon de coupe inhabituelle. Une boucle de ceinture massive, en acier dépoli, attirait le

regard. Sa forme stylisée évoquait une feuille, une larme, ou une graine. Debout devant le feu, dans la pénombre, ses souliers brillaient, irréprochables, comme s'ils n'avaient encore jamais été portés.

On discernait difficilement, à contre-jour, les traits de son visage, mais tout le monde était certain de ne l'avoir jamais vu. Il avait un nez remarquable et tranchant, qui jetait une ombre comme celle d'un bec sur de larges joues, hautes et plates. Ses cheveux n'étaient ni longs ni courts, mais soigneusement lavés, d'une couleur évoquant le blond cendré, et sans doute déjà, le gris. Ce n'était assurément pas un homme jeune, mais personne n'aurait eu l'idée de dire qu'il paraissait âgé. Il fit quelques pas, très droit et d'un maintien énergique, presque tendu, jusqu'à arriver à hauteur du cercueil. Et là, il posa brusquement ses deux mains à plat sur le couvercle vissé. Quelques-uns sursautèrent, d'autres ouvrirent la bouche, chacun retint sa respiration. Il avait posé ses mains à la hauteur du visage de la disparue, comme s'il avait voulu l'entourer de part et d'autre, à travers le bois clair. Il avait des mains remarquables, maigres et allongées, très expressives, étonnamment blanches, sortant des manchettes noires de sa chemise bien coupée. Les doigts longs aux ongles carrés, légèrement brillants, se soulevèrent légèrement ; il paraissait tendu et concentré, on crut même qu'il allait se mettre à pianoter sur le couvercle, et c'est à ce moment-là que, relevant la tête, il prit la parole.

Le timbre de sa voix prit l'assemblée par surprise : on s'était attendu à la sonorité basse, sombre et veloutée que semblait annoncer le reste du personnage, or elle était plus ferme et claire que les assistants ne l'auraient imaginé. L'homme s'exprimait d'une façon expressive et nuancée, comme s'il s'était adressé à chacun très personnellement; le ton était intime et chaleureux. Cependant, chaque période était séparée de la précédente par un long silence, si bien que le moindre mot tombait de tout son poids, comme un caillou qui s'enfonce dans l'eau d'une mare très profonde... C'était un baryton médian et coloré, avec une trace d'accent ou de prosodie, comme si le fil de ses paroles avait été inscrit à l'avance quelque part et que cet homme s'était mis, d'une manière insaisissable, à « dire son texte ».

« Je connaissais Maïtian mieux et plus intimement que vous ne l'avez jamais connue. Et cependant, vous ne m'avez jamais rencontré, et de ce jour, vous ne me verrez plus. Je voudrais dire sur elle quelque chose qui me semble être très important, et je désire le faire pour ceux d'entre vous qui l'aimiez et qui sont aujourd'hui dans le chagrin. Je sais que beaucoup d'entre vous pleurent cette vie, tragiquement interrompue par la maladie, et que d'autres éprouvent de la colère contre la fatalité qui l'a ravie à votre amitié. »

Il s'interrompit un instant pour parcourir la salle d'un regard vif; ses yeux bruns, qui semblaient presque jaunes, fixèrent rapidement chacun des auditeurs. Comme deux crochets, ses pupilles paraissaient remonter à l'intérieur même des crânes pour déceler directement ce qui se passait dans les cervelles. L'assemblée retint son souffle, comme devant le charmeur de serpents, lorsqu'il s'apprête à faire sortir le cobra royal de son panier.

« Je compatis avec votre peine, mais je suis au regret de vous dire que vous êtes dans l'erreur. La vie de Maïtian a épuisé le décompte de ses jours, elle a réellement atteint son terme. Je suis venu vous dire de ne pas vous affliger. Telle qu'elle a été vécue, dans chacune de ses journées, cette vie est une pleine et entière réussite. Maïtian a été en tout point la femme qu'elle devait être ; elle a donné et reçu son content de l'Univers. Cette existence, qui s'est achevée, a maintenant atteint son but. Réjouissez-vous, humains : votre amie rejoint en ce moment même le lieu précis qui était de toute éternité le sien! Que tous s'apprêtent à faire de même, car les événements à venir dévoileront à chacun sa véritable nature... »

Encore un de ces regards transperçants qui semblait soupeser la capacité de compréhension de l'auditoire. Un bref sourire, une lueur dans les yeux qui ressemblait presque à de l'humour, puis cet adieu abrupt et surprenant : « Ne craignez rien. Soyez en paix. » L'homme en noir se redressa et traversa les deux rangées d'assistants médusés. Lorsqu'il fut sorti, personne ne réalisa qu'on ne l'avait même pas entendu ni ouvrir ni refermer la porte.